

DU MÊME AUTEUR

*NAUFRAGES*, Actes Sud, 1999 ; Babel n° 623.

*LIBERTÉ CONDITIONNELLE*, Actes Sud, 2001.

*LA JEUNE FILLE SUPPLIÉE SUR UNE ÉTAGÈRE* suivi de *LE SOURIRE DES PIERRES*, Actes Sud, 2002.

*LA GUERRE DES JOURS LOINTAINS* précédé de *UN SPÉCIMEN TRANSPARENT*, Actes Sud, 2004 ; Babel n° 852.

*VOYAGE VERS LES ÉTOILES*, Actes Sud, 2006.

*RENT*, Actes Sud, 2006.

*LE CONVOI DE L'EAU*, Actes Sud, 2009.

AKIRA YOSHIMURA

# Le Grand Tremblement de terre du Kantô

roman traduit du japonais  
par Sophie Refle

Titre original :  
*Kanto daishinsai*  
Editeur original :  
Bungei Shunju, Tokyo  
© Akira Yoshimura, 0000

© ACTES SUD, 2010  
pour la traduction française  
ISBN 978-2-7427-

*ACTES SUD*

“IL Y A UN GRAND TREMBLEMENT DE  
TERRE TOUS LES SOIXANTE ANS”

## L'ESSAIM SISMIQUE

Le 6 novembre de l'an 4 de l'ère Taishô (1915), peu après six heures du matin, un bruit de sabots se fit entendre sur le pont Nijû devant le palais impérial. Deux colonnes de policiers à cheval arrivèrent de la gauche et le franchirent d'un pas solennel, suivies par vingt-six cavaliers de la garde impériale en grand uniforme. Derrière eux apparut le palanquin contenant le miroir impérial que portaient des villageois de Yase vêtus de jaune.

Protégé par un parasol, il était suivi à une certaine distance par cinq voitures à cheval dans lesquelles se trouvaient le ministre de la maison impériale et d'autres dignitaires. Venaient ensuite d'autres cavaliers qui portaient la bannière de l'empereur, puis la voiture de l'empereur Taishô, entourée de cadets de l'école de la garde impériale. Le cortège était splendide.

Il quitta l'enceinte du palais par la porte Babasaki et arriva sur la grand place du palais où les officiers et les soldats de l'armée de terre qui l'attendaient, les lames de leurs sabres dégainés brillant dans le soleil matinal, le saluèrent au son des trompettes. La foule massée derrière leurs rangs bien ordonnés s'inclina profondément devant le cortège qui partit vers la gare de Tokyo.

A la mort de l'empereur Meiji, le 30 juillet de l'an 45 (1912) de l'ère Meiji, le prince impérial Yoshihito devint l'empereur Taishô. En ce matin de novembre, il partait pour Kyoto où seraient célébrés les rites d'avènement.

Le train impérial quitta la gare de Tokyo à sept heures ; lorsqu'il s'arrêta à la gare de Nagoya à seize heures, l'empereur et sa suite en descendirent pour se rendre en voiture à cheval au château de la ville qui était alors la propriété de la maison impériale.

Nagoya brillait ce soir-là d'un éclat extraordinaire pour faire honneur au souverain. Les rues du centre éclairées par les illuminations multicolores et les arches garnies d'ampoules électriques construites pour l'occasion étaient éblouissantes.

La foule massée sur le terrain d'exercice de la troisième division partit ensuite en procession dans les rues. De nombreux habitants s'étaient joints aux huit mille élèves des cinquante-cinq écoles de la ville, portant chacun une lanterne ; elles frémissaient dans une vague lumineuse à chaque vivat souhaitant longue vie à l'empereur. Cinq tramways pavoisés circulaient à travers les rues où l'animation se poursuivit tard dans la nuit.

Le train impérial quitta la gare le lendemain à neuf heures trente, salué par cent un coups de canon, et il arriva à la gare de Kyoto à deux heures de l'après-midi ; l'empereur en descendit pour monter dans une voiture à cheval qui le conduisit au palais impérial. Les officiers et les soldats alignés solennellement le long du trajet s'inclinaient profondément au passage de la voiture impériale, comme le faisaient les habitants venus l'accueillir.

Quelque vingt mille personnes défilèrent sous la pluie ce soir-là, lanterne à la main, précédées

par un orchestre, puis des feux d'artifice illuminèrent le ciel au-dessus de la ville où circulaient des tramways pavoisés comme à Nagoya.

Les différents rites préliminaires furent réalisés dans l'enceinte du palais impérial le lendemain pendant qu'arrivaient les ministres, les membres des deux chambres du Parlement, les Pairs, les ambassadeurs, et les universitaires éminents.

La cérémonie d'intronisation célébrée conformément à la tradition s'acheva à onze heures trente le 10 novembre. Elle fut suivie par les autres rites d'avènement, à commencer par la gustation solennelle des prémices ; les journaux, qui accordèrent une large place aux célébrations organisées dans tout le pays, les décrivent en détail.

A Tokyo aussi, les réjouissances allaient bon train : il y eut des processions de sanctuaires portatifs shinto dans les arrondissements de Kyôbashi, Hongô et Shiba pendant la journée, et des cortèges d'étudiants portant des lanternes le soir.

La terre trembla tard dans la nuit, lorsque la capitale s'était endormie. Une secousse assez forte, qui ébranla les bâtiments et réveilla les habitants.

Le séisme enregistré par les sismographes du laboratoire de sismologie de l'Université impériale de Tokyo à trois heures vingt et une minutes trente-deux secondes le 12 novembre ne s'apaisa qu'après environ vingt-cinq minutes. Leurs aiguilles bougèrent vingt et une fois pendant les quatre heures et demie suivantes.

Elles demeurèrent immobiles jusqu'à huit heures quinze minutes trente et une secondes, lorsqu'il y eut une nouvelle secousse, suivie de quatre autres en l'espace d'une heure. Il y eut

une série de secousses très légères à partir de dix heures sept minutes vingt secondes, puis une autre à quatorze heures treize minutes cinquante-neuf secondes, aussi forte que celle du petit matin, qui fit se précipiter de nombreux habitants dans la rue.

Le personnel du laboratoire de sismologie suivait d'un œil inquiet le mouvement des aiguilles des sismographes. Trente-cinq mouvements furent enregistrés en vingt-quatre heures, un phénomène très rare que les spécialistes ne savaient comment interpréter. Ils situaient l'épicentre de ces secousses à proximité du village d'Ichinomiya sur la côte de Kujûkuri dans la préfecture de Chiba.

Dans la ville de Tokyo, où cinq d'entre elles avaient été perçues, un calme angoissé remplaça l'ambiance festive. Les habitants se demandaient s'il s'agissait du prélude à un grand tremblement de terre.

Ils savaient que la ville en avait connu à plusieurs reprises. Le plus récent, celui de l'an 2 de l'ère Ansei (1855), avait été à l'origine d'un énorme incendie qui avait ravagé la ville qui s'appelait alors Edo. Il s'était produit le deuxième jour de la dixième lune (c'est-à-dire le 11 novembre dans le calendrier occidental) aux alentours de vingt-deux heures ; selon les documents de l'époque, il avait fait s'écrouler 14 346 maisons et 1 404 entrepôts, causant la mort de 15 000 personnes, et les quelque trente incendies qui l'avaient suivi avaient été à l'origine d'un nombre de victimes encore plus élevé.

Selon le professeur Ômori Fusakichi, professeur de sismologie à l'Université impériale, l'épicentre du séisme de 1855 était situé à proximité du village de Kameari.

Le Japon avait connu de nombreux tremblements de terre pendant l'ère Meiji (1867-1911) ; l'un des plus violents, celui d'octobre 1891 dans la région d'Owari, avait détruit complètement environ 142 000 bâtiments et 80 300 partiellement, provoquant la mort de 7 273 personnes et blessant 17 175 autres. En 1896, un tsunami consécutif à un séisme dans la région du Sanriku avait emporté 9 879 maisons et tué quelque 26 360 personnes.

En juin 1884, 90 maisons s'étaient effondrées et 24 personnes avaient péri lorsqu'un violent tremblement de terre dont l'épicentre était situé dans la ville d'Ichikawa et le bourg de Katsushika avait secoué la ville de Tokyo,.

Depuis le début de l'ère Taishô en 1911, il n'y avait heureusement pas eu de séisme important, mais deux catastrophes avaient frappé le pays l'année précédente. La première, le tremblement de terre de Kagoshima, s'était produite en janvier lorsque le volcan de Sakurajima avait fait éruption, ensevelissant trois villages sous la lave et reliant l'île du volcan à la ville de Kagoshima. Puis en mars, un fort séisme avait détruit 640 bâtiments et fait plus de 400 morts ou blessés dans le nord de la préfecture d'Akita.

Les habitants de Tokyo qui s'en souvenaient étaient terrifiés par les cinq secousses ressenties depuis les petites heures de la matinée.

Des journalistes inquiets affluèrent au laboratoire de sismologie pour en savoir plus sur ce phénomène inhabituel.

Ômori Fusakichi le dirigeait.

Ce scientifique né en 1867 dans la préfecture de Fukui s'était lancé dans la recherche sismologique

après des études de physique à l'Université impériale de Tokyo où il avait été l'élève des deux hommes qui établirent les fondations de la sismologie japonaise, le géologue anglais John Milne, et Sekiya Seikei, professeur à la même université.

Doué d'une intelligence créative, il avait progressé très vite, devenant membre de la commission impériale d'études des tremblements de terre à sa création en 1892 ; il était titulaire de la chaire de sismologie de l'université impériale de Tokyo depuis la mort de Sekiya Seikei.

Se rendant fréquemment à l'étranger dans le cadre de ses recherches, il contribua à établir son domaine comme science. Inventeur du pendule horizontal mécanique d'enregistrement (sismomètre Ômori), il découvrit les zones sismiques, fit des recherches sur les répliques, et définit la décroissance du nombre de répliques après un séisme important ; son nom aurait même été mentionné comme un possible lauréat du prix Nobel. Il faisait autorité dans son domaine au Japon et il était aussi reconnu internationalement.

Il n'était pas à Tokyo le 12 novembre 1915, mais à Kyoto, car il faisait partie des personnalités éminentes du monde universitaire invitées à assister à l'avènement de l'empereur.

Il avait laissé le laboratoire aux mains d'Imamura Akitsune.

Né en 1870 à Kagoshima, Imamura enseignait à l'Ecole militaire depuis la fin de ses études de physique à l'Université impériale de Tokyo où il poursuivait ses recherches en sismologie en tant que professeur adjoint, un poste non rémunéré, contrairement à celui qu'il occupait à l'Ecole militaire. Imamura, issu d'une famille

ruinée, se consacrait à ses travaux sous la direction d'Ômori sans s'en soucier.

Les trente-cinq secousses enregistrées depuis le petit matin l'inquiétaient beaucoup. Il s'interrogeait sur la signification de ce phénomène, sans précédent à sa connaissance.

L'idée que cela pouvait être le prélude à un séisme majeur le préoccupait. La plupart des séismes importants du passé s'étaient produits de manière soudaine, mais pas tous. Vingt ans plus tôt, en 1896, le tremblement de terre de Rikû avait été précédé d'une centaine de secousses étalées sur huit jours ; il avait entraîné la destruction totale par l'effondrement et le feu de 6 240 bâtiments. Les multiples secousses avaient indubitablement été le prélude à la plus forte, et d'autres exemples existaient.

Il était possible d'interpréter la première secousse de ce jour comme la plus forte, et les trente-quatre suivantes comme des répliques. Elles se produisent généralement après un séisme fort, mais leur nombre était ce jour-là anormalement élevé par rapport à l'intensité du premier séisme.

Imamura s'interrogeait, mais les journalistes attendaient une explication.

Il leur annonça que l'épicentre était situé dans une zone sismique sous-marine au large de la côte de Kujûkuri dans la préfecture de Chiba, et qu'un total de trente-cinq secousses avait été enregistré.

Les journalistes demandèrent s'il pouvait s'agir d'un prélude à un séisme majeur.

Imamura n'était pas surpris par cette question qu'il redoutait. Il ne savait que répondre, conscient que s'il affirmait que c'était possible, la panique gagnerait probablement la ville. Il tenait à écarter toute conjecture à ce sujet.

Il répondit avec un calme feint qu'il était extrêmement difficile de déterminer s'il s'agissait de répliques ou du prélude à un autre tremblement de terre.

“Pour ce qui est des événements de ce jour, les secousses diminuent en intensité, et celles qui ont eu lieu depuis neuf heures ce matin sont à notre avis des répliques de la première de la série” déclara-t-il d'un ton ferme.

“Nos observations, ajouta-t-il en remarquant le soulagement visible des journalistes, nous font penser que nous n'avons pas à craindre un nouveau séisme. Les secousses en série sont une spécificité de la zone de Kujûkuri, et ce qui s'est passé aujourd'hui ne nous étonne pas particulièrement.” En leur disant cela, il essayait aussi de chasser sa propre inquiétude.

Ses paroles parurent rassurer les journalistes qui voulurent néanmoins savoir s'il était correct d'exclure complètement l'hypothèse d'un prélude à un séisme majeur.

“Cela me semble en effet correct. Mais je ne saurais à ce sujet affirmer une certitude absolue...”, répondit calmement Imamura en s'appuyant au dossier de sa chaise.

Les journalistes quittèrent le laboratoire, apparemment convaincus par ce qu'ils venaient d'entendre.

Le lendemain, les journaux accordèrent une place relativement importante aux secousses et aux déclarations d'Imamura tout en consacrant la plus grande partie de leurs pages aux rites d'avènement. La simple présence de ces articles semblaient néanmoins de très mauvais augure au milieu de ceux qui décrivaient les festivités.

Pendant la nuit du 12 novembre, un nombre de scientifiques plus élevé que d'ordinaire fut

de garde au laboratoire de sismologie, mais les aiguilles des sismographes ne bougèrent qu'une seule fois, à vingt-deux heures trente-huit, pour enregistrer une très légère secousse.

Imamura y arriva plus tôt qu'à son habitude au matin du 13 et l'immobilité des aiguilles ce jour-là le rassura autant que ses collègues.

Elles bougèrent à nouveau le 14 novembre, à dix heures trente-sept minutes trente-six secondes. La secousse était un peu plus violente que la première du 12, et il y eut une légère réplique un peu moins de neuf minutes plus tard. La tension était palpable dans le laboratoire lorsqu'une deuxième secousse, d'une intensité aussi forte que la première de l'avant-veille, se produisit à onze heures trente-quatre minutes seize secondes.

Le tumulte s'empara de la ville de Tokyo. Les habitants savaient qu'il y avait eu trente-cinq secousses au total l'avant-veille et ils venaient d'en ressentir deux fortes en l'espace d'une heure. Cet événement sans précédent fit se précipiter du monde dans les rues.

L'inquiétude augmenta très vite lorsque chacun se mit à répéter que les gens âgés savaient qu'il y a un grand tremblement de terre tous les soixante ans. C'était précisément le nombre d'années qui s'étaient écoulées depuis celui de 1855 et les incendies qui avaient détruit plus de quinze mille bâtiments, et cela renforça la crainte que ces secousses à répétition ne fussent le prélude au prochain.

Les journalistes accoururent à nouveau au laboratoire de sismologie. Ils redoutaient à présent le pire, car les secousses avaient repris alors que le professeur Imamura leur avait assuré qu'elles s'étaient arrêtées.

La visage du professeur était tendu. Les journalistes s'agglutinèrent autour de lui.

Ils posaient tous la même question : ne s'agissait-il pas du prélude à un grand tremblement de terre ?

Imamura répondit que s'il existait des cas où les secousses s'étaient amplifiées pour aboutir à un grand tremblement de terre, il était actuellement difficile de dire si elles s'intensifiaient ou si au contraire elles perdaient de leur vigueur.

“Il se dit partout que notre ville connaît un séisme majeur tous les soixante ans, or soixante ans nous séparent du tremblement de terre de 1855. Qu'en pensez-vous ?” demanda, un journaliste, le visage crispé par l'angoisse.

“Il est exact, sur un plan statistique, que les grands tremblements de terre ont un cycle de soixante ans. Un violent séisme a frappé en 1854 Ise, Yamato et Iga, et un autre Edo, en 1855. Avant cela, il y en avait eu un à Edo en l'an 2 de l'ère Tenmei (1782), puis l'année suivante, puis en l'an 3 de l'ère Kansei (1792), en 1793 et 1794, qui est aussi l'année de la grande éruption du volcan Asama. Il est actuellement calme, donc nous n'avons apparemment pas à craindre de séisme lié à son activité, mais un tremblement de terre est toujours possible à Tokyo, parce que la ville est située à proximité de plusieurs zones sismiques. Qu'il y en ait un important n'est pas non plus impossible, car l'essai sismique que nous voyons en ce moment ne donne aucun signe d'apaisement. Pour moi, cette possibilité est de l'ordre de un pour cent. Je ne peux que recommander aux habitants de se montrer particulièrement prudents avec les sources potentielles d'incendie”, répondit Imamura en détachant ses mots.

Les journaux du lendemain accordèrent une très large place à ses déclarations. Le journal *Tôkyô Nichinichi Shimbun* exprimait ses craintes sans détour :

DE NOUVELLES SECOUSSES HIER

L'épicentre est toujours la mer au large de Kujû-kuri

Soixante ans après celui d'Ansei

Le professeur Imamura qui n'exclut plus un séisme majeur évalue ce risque à un pour cent.

L'angoisse était vive au sein de la population ; il y eut deux légères secousses perceptibles dans l'après-midi du 14, et deux autres très tôt le lendemain matin. Il y en eut encore deux le 15. Le laboratoire de sismologie était en état d'alerte lorsque les deux secousses très légères au matin du 16 furent suivies par une autre bien plus forte à dix heures trente-sept minutes vingt-cinq secondes.

Aussi puissante que celle du 12, elle fit des dégâts dans la préfecture de Chiba, à proximité de son épicentre. Le toit du préau d'une école primaire du canton de Katori s'effondra en partie, blessant grièvement quatre enfants. Une falaise s'écroula dans le village de Nishi dans le canton de Chôsei, et des routes furent coupées par des éboulements dans la préfecture de Chiba.

La secousse fut suivie de plusieurs répliques légères, puis d'une autre, à onze heures trente-quatre minutes quinze secondes.

L'inquiétude des habitants de Tokyo était à son comble. La terre avait tremblé cinquante et une fois depuis le 12 novembre. Chacun s'imaginait qu'un séisme majeur allait se produire.

Plus personne n'avait le cœur à se réjouir des rites d'avènement et les visages étaient sombres.

Les ménagères faisaient très attention à bien éteindre les feux dans les cuisines et elles avaient préparé un sac au cas où il leur faudrait quitter leur domicile. Les familles les plus prudentes dormaient en plein air dans leur jardin ou dans un parc pour ne pas courir le risque d'être ensevelies.

Il y eut plusieurs autres secousses légères ce jour-là, comme le 17 au matin, puis la terre se calma. Les sismographes enregistrèrent au total soixante-cinq secousses entre trois heures vingt et une minutes trente-deux secondes le 12 novembre et huit heures cinquante et une minutes le 16, un nombre sans précédent.

## II

### IMAMURA CONTRE ÔMORI

A Kyoto où il se trouvait pour assister aux rites d'avènement, Ômori Fusakichi, le sismologue le plus éminent de l'époque, était très préoccupé. Il savait que l'épicentre des secousses était situé dans une zone de grande activité sismique, et il pensait que les secousses faibles étaient les répliques des plus intenses. Leur nombre lui paraissait anormalement élevé et il était irrité de ne pas avoir accès aux données exactes.

S'il n'était pas inquiet d'avoir confié le laboratoire à Imamura, il était mécontent de ses commentaires. Imamura avait déclaré à propos des premières secousses du 12 novembre qu'il était difficile de dire s'il s'agissait de répliques ou de prélude à un séisme plus violent. Le 16, il avait semblé admettre la thèse selon laquelle les grands séismes se produisent tous les soixante ans, et ne s'était pas non plus opposé à l'idée que cet essaim sismique pouvait être le prélude à un grand tremblement de terre.

Ômori ne pouvait déterminer si son collègue avait raison sans consulter les tracés des sismographes, mais parce qu'il était un expert reconnu dans sa discipline il redoutait l'impact des propos d'Imamura sur la société.

La sismologie progressait à grands pas, mais prévoir un séisme demeurait quasiment impossible.